

## Lilas Grenier \* Coup de cœur de François Gabart

15 ans, Lyon

Il n'y a plus ni bas, ni haut, ni ciel, ni terre, ni ciel, juste des nuances de bleu. Aussi loin que porte ma vue, tout est bleu. D'un bleu céleste, grandiose, d'un bleu de roi. Et moi, j'en suis la reine.

Debout à la proue, il n'y a plus que moi. Plus de problème. Plus de cauchemar. Rien que l'océan et moi, mon roi et moi, mon monde et moi. Comment ai-je pu vivre avant de te connaître ? Cette sensation de puissance, ce roulement à la douceur maternelle, la mélodie que créent les vagues et l'écume...

Est-ce ce que les vikings, sur leurs grands drakkars majestueux, ressentaient ce que je ressens ? Est-ce que les pêcheurs aux pirogues longues et fines voyaient ce que je vois ? Est-ce que quelqu'un a déjà vu les trésors que ce royaume magnifique, mon royaume, recèle et cache ?

Avons-nous un jour mis les pieds vingt-milles lieux sous les mers, comme nous l'avons fait trois cent quatre-vingt milles kilomètres au-dessus de nos têtes ? Jusqu'où peut-on aller ; quels mystères pourrions-nous trouver, là où nulle lumière ne parvient à survivre ? Que caches-tu, océan ; jusqu'où s'étend ta fortune ; jusqu'où se cachent tes merveilles ?

Le vent joue du piano sur les crêtes des vagues, les embruns entament une valse avec l'écume sur un jazz sirupeux, les nuages sirotent quelques rayons de soleil, paresseux, dans le ciel doux. Royaume de beauté, royaume de douceur, connais-tu ta valeur ? Tu es notre berceau, notre pitance, et notre maître. Sans toi, nous ne sommes rien. Ta fureur est loi, ton souffle est amour, ta voix est vie.

Tu grondes soudain. Dois-je me méfier ? te faire confiance ? T'ai-je contrarié ? Le ciel devient noir, et te recouvre comme un manteau de fourrure. L'étoffe se déchire au premier éclair, dans un grondement rauque. La pluie est fraîche, dure. Elle coule sur ma peau et forme autour de moi une muraille impénétrable. Les gouttes volent, s'écrasent sur mon bateau, improvisent un solo de batterie. Le tonnerre leur répond, et sa voix de soprano résonne longuement.

Même dans ta fureur, tu es beau.

Y a-t-il pas plus belle chose que toi ? Trop peu te voient pas comme je te vois. Ils te voient comme un réservoir, un objet indéfiniment réutilisable, qui jamais ne sera autre chose qu'un esclave à leur service, un désert plat à traverser. Tu n'as d'importance pour eux que quand ils ont besoin de te piller.

Mais moi je sais que tu es mon roi, que je suis ta reine, et que je ne peux vivre sans toi.

## Oréa Doury

12 ans, Angers

Si l'océan pouvait parler, voici ce qu'il nous dirait :

Si l'océan pouvait parler, il nous dirait sûrement qu'il se sent mal  
Que lui, ses frères et sœurs sont pollués  
Qu'ils en ont marre de voir les gens y mourir et dériver  
C'en est devenu banal

Qu'il a l'impression de vivre un abandon  
Qu'il n'entend plus le son des violons  
S'inspirant de sa beauté  
Qu'il est abîmé, fatigué, lassé, dégradé

Qu'il rêvait d'une vie meilleure  
Qu'il voulait être une belle demeure  
Que les poissons auraient adorés  
Et où ils vivraient en paix

Que ses rêves tombent à l'eau  
Tandis que son monde parfait part en flambeaux  
Que la faune marine s'étouffe avec les déchets, le plastique...  
Que la flore marine s'intoxique

Qu'il regrette, mais que parfois sa vengeance va trop loin  
Entre les vagues sur-puissantes et les courants marins  
Qu'il tenait à s'excuser mais il y a des règles à respecter  
Qu'il ne veut qu'on arrête de l'abîmer

Que nous ne connaissons pas ses origines c'est sûr  
Mais que très vite nous connaissons sa fin et celle de la verdure  
Que nous allons le regretter et qu'on risque de périr  
Et que là personne ne trouvera de quoi en rire

Que nous courrons à notre perte mais bon...  
Apparemment tout va changer il y croit comme à l'existence des dragons  
Que l'être humain le dégoûte et qu'il dégoûte plus d'un être humain  
Qu'il faut trouver d'autres moyens

Qu'heureusement il a quelques amis  
Qu'il en est ravi  
Savoir qu'il a du soutien même si c'est trois fois rien  
Lui fait se sentir bien

Que ce n'est pas fini  
Qu'il va se battre pour sa vie  
Mais qu'il aura besoin d'aide  
Et qu'il espère qu'on sera là pour lui

Qu'alors, à ce moment là  
On pourra dire qu'on se bat et qu'on ne lâchera pas  
Mais que pour ça il faut se bouger  
Et se sera enfin l'humanité

## **Célian Jobert \* Coup de cœur de Raphaël Domjan**

13 ans, Chalon-sur-Saône

Sur la plaine aujourd'hui paisible de l'Océan Indien, je me laisse bercer. Je sens déjà le doux parfum des épices d'Asie, les envoûtants effluves orientaux, le goût de l'eau des rizières chinoises, la senteur délicate des fleurs d'un cerisier du Japon.

Les odeurs sont proches, mais la côte est lointaine. Mon bateau flotte sur cette immensité peuplée de créatures inconnues. Le moteur a rendu l'âme ce matin, mais je n'ai pas appelé les secours. Non, perdu au milieu de l'Océan, je me sens enfin vivant. L'iode révèle notre plus profonde nature, je l'ai découvert depuis des années. Et quel plus bel endroit pour vivre que ce drap de soie bleue où l'infinité du temps semble si palpable ?

Voilà que, rayonnant dans son habit d'or, le soleil se couche délicatement sur cette sensuelle couverture, l'effleurant, la caressant, pour révéler une palette de couleurs imperceptibles par nous, aveugles mortels.

Mais notre éphémère existence devient en cet instant si divine que nous serions prêts à jurer de notre immortalité sans pour autant réellement mentir. Lentement, au rythme continu de la respiration, le soleil disparaît sous son drap. L'infini Océan règne alors en maître incontesté sous mon regard et sous celui de milliers d'étoiles. La lune ne tarde pas, douce gardienne de cette nuit inviolable et divine qui s'offre à moi. La bergère vient garder ses moutons de lumière éparpillés dans l'Univers.

L'Océan n'est-il pas le meilleur endroit pour vivre ? Non. Il l'est pour rêver...

## Lucien Wendel

15 ans, Grenoble

Je suis une célébrité inconnue. Monde étonnant de diversité, plein de sérendipité, source de toute la vie jusqu'à l'être le plus infime sur cette planète qui porte ma couleur en nom de famille. La nuit, quand tu vogues sur mes flots, je me confonds avec le ciel, pour ne plus former qu'un espace, où les rêves se réalisent. Je suis partie intégrante de l'écosystème terrien, titan sur le corps duquel les hommes ont construit des excroissances, dépassant les limites du possible. Grâce à moi, les plantes sur ton balcon peuvent pousser, je suis la source de la boisson primaire que tu consommes, l'air se rafraîchit grâce au processus des pluies que Mère Nature engendre quand bon lui semble. J'ai aussi fonction de stockage: une bonne partie du CO<sup>2</sup> émis par ton espèce finit dans la matière qui me compose, essence principale de toutes les bêtes. Lieu de naissance autant que de villégiature des cyclones, des tempêtes et vagues destructrices, de tous les fantasmes et légendes humaines, comme le kraken, on m'imputa jadis le rôle d'un monde dangereux et impropre à l'atteinte humaine. Mais mon image est devenue plus poétique grâce à l'aide immense que m'ont apporté les peintres, les poètes des successifs mouvements romantiques, impressionnistes, surréalistes et autres. Mes lettres de noblesse datent de ces périodes.

De nos jours, c'est l'homme qui m'atteint. Sans regard aucun pour la nature qui l'a enfanté, guidé par une lubie stupide, il n'a de cesse de m'envoyer tous ses déchets. Ils ont collé, collent, et colleront à mon épiderme de velours. J'ai d'ailleurs une immense plaie qui se trouve dans cette zone que vous nommez Pacifique. Et ce quasi-monstre ne s'attaque pas qu'à moi: il dévalise les stocks de poissons ainsi qu'un enfant dévaliserait une confiserie. Les projets qu'il mène, comme la recherche d'énergies qui, il le sait, devront bientôt être rationnées, sont autant de coups de cutter dans les veines. Le tourisme de masse, qui amène les gens aux endroits qui les font rêver, ou devrais-je dire, qui les force à aller là où vont leurs idoles, détruit leurs écosystèmes. Ils sont victimes de la prison de la mode. Partout on récolte le sable pour satisfaire les nécessités des dignitaires dans les pays développés, nouveaux pharaons en quête de luxe inconsidéré. De même que pour fabriquer ce béton si utilisé dans les constructions de ton continent. On capture les êtres les plus évolués qui puissent vivre en moi, j'ai nommé les cétacés, pour les besoins de parcs animaliers où il arrive qu'ils soient maltraités. Et sais-tu ce qu'ils sont en réalité? Des bêtes gaies, joueuses et intelligentes. Les marées noires, bien que moins fréquentes, souillent l'eau, tuent les poissons, et engluent les goélands, mouettes, puffins et autres cormorans dans une bave caoutchouteuse autant que collante.

Heureusement, tous les membres de ton espèce ne sont pas une plaie: je parle de ceux qui agissent, dont ce néerlandais qui a créé une barrière pour retenir le plastique. Je parle de tous ces jeunes qui ratent leurs cours pour hurler en mon nom, exprimant mes sanglots comme s'ils étaient moi, dans les rues. Je parle de tous ceux qui dédient leur temps libre à la sensibilisation. Je parle de tous ceux qui se démènent pour faire changer les choses à leur échelle, à l'échelle d'une ville comme d'une région, voire même d'un pays. Une lente révolution, qui trouve aujourd'hui son écho parmi la jeunesse, est en train de se mettre en place. De quel monde toi et tes amis allez-vous hériter ?

D'un monde où vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué (bien qu'elle ne vaille bientôt plus grand chose) sera devenu la norme ? D'un monde totalement artificialisé et invivable ?

Ou bien d'un monde de rêve, assurance du respect de mon être ainsi que de tous ces droits auxquels ton espèce tient tant ?

A la lecture de ceci, tu resteras sans voix. Pourtant, telle est ma réalité, au-delà de l'apparent voile de tranquillité qui m'entoure. De manière poétique puis engagée, je te l'ai contée. Il y a mille et une façons de me décrire, mais la poésie en moi se meurt.

Alors regarde-moi, lève-toi, et sauve-moi.

## Anaïs Bordes \* Coup de cœur de Thomas Coville

17 ans, Saint-Leu-la-Forêt

Morne journée, comme tant d'autres quand la mélancolie me submerge. Je lance un appel à ceux qui recueilleront cette bouteille, cette page, cet appel au secours remontant le courant au gré de la houle.

Éclats de mémoire ou mémoire en éclats, ces mots sont les vagues de mon cœur...

Gardien de nos souvenirs,  
Tempête de nos passions,  
Du soleil miroir profond  
Océan! Tu es au cœur de notre avenir.

Moi à Actium, j'ai subi le tumulte  
Des combats d'Octave et Cléopâtre.  
Le large fut l'imposant théâtre  
Des vagues de l'âme à qui les Hommes vouent un culte.

J'ai vu Vasco de Gama fendre les eaux  
Au siècle des prouesses techniques, des découvertes;  
J'étais là quand Surcouf avide de conquêtes,  
Contre Anne Bonny et Rackham, se mesurait aux flots.

J'ai du radeau de la Méduse soutenu les naufragés  
Perdus entre deux terres, orphelins...  
Le roulis de notre nostalgie a volé en éclats, enfin!  
Avec eux j'ai guetté un horizon: je les ai apprivoisés.

Gisant dans les profondeurs opaques, gouffre de vide,  
Tu as, Titanic, rejoint ma galerie sous marine!  
Après avoir lutté contre la Nature déchaînée, tu n'abandonnes  
Ni ton orgueilleux destin ni ta gloire de parade.

Tandis que je sombre dans l'oubli...

Au delà des époques et des terres, immobile,  
Je suis le corail, impuissant mais fébrile.

J'assiste à la ruine des fonds éternels  
De mon foyer jadis si accueillant!  
Ceux qui anéantissent la vie marine sont-ils conscients  
Que nul ici-bas n'est immortel?

**Elsa Fillerin**  
17 ans, Annecy

## Dérive

C'était la fin de journée, nous étions en été, la lumière du soleil baignait les restes de notre navire éparpillés sur la mer entre les morceaux de glace et les cadavres des membres de l'équipage. Voilà une heure au moins que nous avons heurté un iceberg aussi haut que la coque de notre navire, celle-ci s'était d'abord disloquée puis les planches s'étaient mollement brisées dans un fracas presque silencieux, les hommes se jetant à la mer, le capitaine s'accrochant au gouvernail. Le seul élément qui avait perturbé le silence sauvage de ce recoin isolé du monde était le mât qui, succombant au manque d'équilibre dû à la rupture du pont, s'était brutalement écrasé dans une gerbe d'eau magnifique. J'avais nagé, évitant autant que possible les éclats de bois, cherchant les autres survivants, mais je m'étais retrouvée seule sur un radeau de fortune, j'avais pu sauver un instrument de guidage mais je l'avais aussitôt perdu en manquant de tomber. J'étais donc coincée, errant sans moyen de me guider. La mer s'étendait là devant moi, vaste et opaque telle un désert au plus profond de la nuit. Le léger remous me berçait délicatement. Je me sentais à la fois seule et entourée par des formes floues zigzaguant entre les vagues de cet immense champ de bataille. Les icebergs étaient des présences rassurantes dans cette étendue infinie de solitude. Je me sentais comme écrasée par l'immensité bleu sombre et je ne pouvais que laisser mon navire de fortune dériver.

J'avancais très lentement. On aurait dit un cheval galopant au ralenti entre les arbres d'une forêt brumeuse. De temps à autre, je percevais des bruits quelque peu étranges. Ils perçaient la nuit avec douceur, comme un souffle mystérieux chantant dans mes oreilles. Celui-ci se concrétisa en un groupe d'ombre longilignes se déplaçant à la surface de l'eau. Cette apparition fut suivie de petits clapotements, et je vis progressivement les créatures s'enfoncer puis disparaître dans la matière liquide. A l'horizon, les nageoires caudales des deux derniers individus restaient en suspension au-dessus de la surface pendant un instant qui me paraissait durer une éternité.

Malgré ce moment de paix au milieu de la nature, je tentais de trouver un quelconque point de repère. Après plusieurs minutes à tourner en rond sur ma petite embarcation de bois, je posais mes yeux sur l'astre luisant qui inondait le ciel de sa lumière douce et courait lentement vers le bord lointain de la mer, comme pour se cacher. Mon radeau dérivant au hasard, le vent fit que je me dirigeais à l'opposé de cette course frénétique vers la fin du jour, j'en déduisais donc que j'étais entraînée en direction de l'est. Mais comment connaître mon emplacement ?

Je dérivais depuis environ sept heures, il faisait désormais nuit, un silence glaçant régnait. J'avais perdu de vue le navire échoué et je ne percevais dans mon champ de vision qu'une masse mouvante obscure qui n'en finissait pas. J'avais peur de m'endormir, mais la fatigue m'envahissait et je désespérais de retrouver un signe de civilisation. Soudain, un cri me tira de ma torpeur. Je me levais brusquement et regardais attentivement autour de moi. Aucun être, aucune lueur ne marquait mon attention, mais cela me donnait à croire que je n'étais pas seule. N'étant plus concentrée sur ma direction, je n'avais pas remarqué que je m'approchais dangereusement d'une plaque de glace. Le choc fut brutal, je tombais à l'eau, le froid me réveilla et je nageais rapidement pour remonter à bord de mon embarcation. Mais cette dernière s'était décomposée en quelques planches de bois partant chacune dans sa direction. Je restais donc sur ce morceau de glace, je m'allongeais et laissais dériver mon regard parmi les dizaines d'étoiles qui peuplaient le ciel nocturne de cette mer boréale. J'essayais à nouveau de me repérer avec ces corps célestes et c'est ainsi que je pensais aller vers le nord en me rapprochant de ce que je croyais être l'étoile polaire.

Ce n'est que le lendemain matin, aux aurores, que je m'aperçus que les icebergs se raréfiaient et donc que je m'éloignais du pôle nord. Bientôt, l'immensité arctique parsemée de tâches blanches se transforma en un désert bleu uni. Seule une petite tâche marron se découpait sur l'horizon. De nouveau, j'entendis des cris. Je compris alors qu'il s'agissait d'un navire, sans doute poursuivant sa course sur une route de commerce. Je ne pouvais qu'attendre qu'il s'approche. Ma dérive sur ce glaçon me parut alors s'étirer dans le temps, le soleil grim pant dans la demi-sphère bleue turquoise recouvrait de sa lumière fébrile la mer et le vaisseau lointain. Les rayons me réchauffaient et je me sentais comme hypnotisée. Je crus m'endormir mais je fus réveillée par la rencontre agitée avec la coque du navire.

## Bertille Bricou \* Coup de cœur de Charlotte Casiraghi

15 ans, Villemomble

Eaux versées

Au commencement de mes abîmes naquirent mille et un cœurs maritimes

A l'existence tranquille.

Puis vint le temps des Princesses fantastiques.

Je vous revois jeune Artémis, frêle Athéna, pâle Antigone

et toi aussi Médée,

Vous prélasser dans ce que furent mes eaux fluides. Des radeaux brisés aux montres charmeurs

Dans mes vagues houleuses et fraîches, combien d'âmes ont-elles, succombées. Egée ?

Combien ai-je fait d'Ulysses

naufragés ?

Face au néant, maintes barques de fortune ont été ballotées dans mes courants.

Ai-je enfanté plus de désastre que d'Achille en mes profondeurs ? Poséidon,

Où est tu donc allé ? Toi que l'on disait de moi maître...

Dans mes remous nuageux tournoient vos esprits songeurs,

Et en mes eaux encore coulent les chaudes larmes de votre humanité versées,

Des bouteilles à ma mer,

tant lancées,

que les flots n'ont su vous ramener

Celle du fragile adolescent à la faim coupée

Celle des étoiles secouées de rire

Celle des lettres balayées au vent d'Automne

Des amers chagrins d'une fille forte à l'enfance

Eclat de verres pillés

Des hommes devenus rivière par le courroux féroce

Des tiennes au bord de la falaise de calcaire,

Là où le vent périssant avait mené tes pas,

Là où tu pensais retrouver

Un calme squelettique

Où tu rencontras les démentes somptueuses de mes vagues mousse

J'irrigue alors de l'eau de tes peines rebelles,

Les extensions de mon domaine

Portant à vos royaumes le reflet de vos sourires pacotilles,

Dans lequel,

Narcisse

Tout succombe.

Toi, humain, vis au rythme brusque des marées,

Et depuis des siècles tu n'as songé à regagner la grève ombragée,

Tu finiras par couler dans les méandres mes eaux

Que tu as souillées.

Je te regarde lentement t'enfoncer,

Lentement

perdre pieds,

Je te mène au gré du souffle impérial. Toi, voyageur indécis,

L'eau perle, les vapeurs déferlent et le menu cliquetis orage me lasse

Les typhons houleux de tes supplices s'agrippent, tels les encres à mes délicates dorsales écumes, à ta vacillante pensée.

La vague s'est brisée

Sur ton radeau d'Ulysse.

## Chloé Martin

22 ans, Cergy

Écllosion de sel à la lisière du soleil,  
Sous mes lèvres de brume  
Et tes paupières de nacre :  
L'eau bat.  
Robe de dentelle  
Qui enfle dans  
Tes poumons,  
Des rêves de poussière et d'étoile ;  
Des rêves, des poubelles qui s'étiolent.  
L'eau bat,  
Contre nos peaux  
Qui ne connaissent plus leurs corps.  
Nos peurs plastiques,  
Nos peurs pétrole,  
Entre les ailes des oiseaux.  
Nos mains d'hommes,  
De femmes :  
Nos mains tisseuses de solitude...  
Architectes du désastre.  
L'eau bat  
Contre la pierre de  
Tes paumes. Ruisselle :  
Recueille la moindre étincelle,  
Le moindre poème...  
Ce qui peut t'absoudre  
De l'humanité rance.  
Ramasse nos cœurs, je ramasserai nos ombres.  
Pars  
Sans laisser de trace :  
Érosion de ciel à la lisière de la chair. Parle,  
Le murmure de la houle et le chant de l'écume,  
La douleur mon amour,  
Et la mer nous déborde.  
L'eau bat,  
Où le vent creuse  
L'oubli  
Et la nuit versée sur nos royaumes :  
Nos corps enlacés ne sont que des édifices de sable.  
Nous nous effondrerons demain,  
Peuplées d'étoiles,  
D'embruns et de caresses.  
Nous laisserons la terre  
Nos étreintes,  
Les cheveux mêlés aux algues,  
Les yeux polis par les vagues. Nous laisserons  
La rive  
Sans autre souvenir  
Que le silence d'un miroir aux écailles d'infini.

## **Anna Falusi**

19 ans, Vezin-le-Coquet

Le mal de mer, je l'avais sur terre. Tout était fixé et bien ancré dans le sol, et pourtant, ça semblait toujours tanguer devant mes yeux. Des images floues et pas très nettes. J'éprouvais une certaine difficulté à distinguer les visages et leurs intentions, à comprendre les hommes et leurs expressions. C'est seulement lorsque je me retrouvais entourée d'eau que je me sentais enfin apaisée. Un bain faisait l'affaire, dans un premier temps. Dans ma baignoire étriquée en céramique glacée, j'étais immunisée. L'inconvénient, c'est que ça ne durait qu'un moment, terriblement furtif. Car une fois l'eau écoulée dans les canalisations, il ne restait que de frêles gouttelettes ; presque des larmes, comme témoignage de ce bien-être. Puis, un matin, il y avait une enclume dans ma gorge, une pesanteur dans le fond de mon ventre. J'ai commencé à suffoquer. Quel est donc le secret pour respirer lorsque l'on devient prisonnier de sa propre routine ? J'espérais voir s'effondrer ces cloisons qui nous étouffent et nous séparent. Il n'y avait ni assassin ou méchant de film à mes trousses, mais de vilaines obligations, des responsabilités de grandes personnes, des sourires conventionnels et l'hypocrisie allant parfois de pair.

Alors j'ai pris le large, subitement, sans trop réfléchir. Mon choix s'est immédiatement porté sur une barque rafistolée et absolument imparfaite. Ce n'était pas le plus rutilant des navires, je vous l'accorde. A vrai dire, il s'agissait d'un amas de planches, chacune recouverte d'éraflures, le tout à peine étanche et stable. Ma baignoire des océans. Un choix qui m'a semblé judicieux, bien que risqué et audacieux...

Après trois jours, ou peut-être trente, j'étais ailleurs. Loin des buildings et des orgueils démesurés, loin du rivage. Loin des faux-semblants, des selfies à outrance et des apparences. Loin des fragrances de Chanel N°5 et de plastique brûlé. Loin des sonneries stridentes. Parfois, un souvenir pénible refaisait surface : un emballage flottait à mes côtés ; imitant grossièrement les gestes vaporeux d'une méduse, me saluant au passage, avant de disparaître dans le ventre d'une tortue peu attentive.

De l'air, j'en ai eu, par rafales. Tantôt enveloppée par la brise, tantôt bousculée et malmenée par une bourrasque agressive aux effluves de solitude. Et un pouvoir étourdissant entre mes mains : celui de contrôler ma trajectoire ou de me laisser bercer. Accepter sa défaite lors d'un duel face aux vagues et aux courants insistants, c'est prendre un bain d'humilité. Tout un déluge de possibilités.

Mon trésor était particulièrement modeste et pouvait tenir dans mes deux poches : six grains de sables, quelques coquillages et une profusion d'histoires à raconter ; un flot d'aventures toutes plus farfelues les unes que les autres. Et à chaque instant, un réjouissant spectacle s'offrait à moi. Quel privilège que d'assister à la rencontre entre les pigments les plus précieux avant de fermer les yeux. Une mise en scène dont on ne se lasse jamais.

Aucune destination n'était planifiée ou inscrite. C'était une fuite effrénée vers le vrai et l'authentique, vous comprenez. Et ça, on ne l'indique jamais sur la carte.

## **Eliot Duclocher**

8 ans, Campbon

### Le rêve d'Eliot

Bonjour! Je m'appelle Eliot, j'habite dans un phare. Le jour, je dors; la nuit, j'éclaire. je voudrais le vendre mais personne ne veut l'acheter. Alors, je dois l'abandonner.

Là, je reçois un bateau, alors je regarde s'il y a une course de bateau. François en a un, c'est le fameux canot de Saint Exupéry! Il traverse les océans de la planète régulièrement comme un albatros à des allures phénoménales, il bat même des records! Il ne fait aucune escale, c'est impressionnant quand il vole et qu'il déploie ses ailes, waouhhhhh waouhhhhh...François a intérêt de bien s'accrocher...Il me fait rêver tellement qu'il est majestueux sur ce bleu azur... François, il est hyper fort: il a gagné le Vendée Globe, il a battu le record de vitesse autour du monde et il vole de plus en plus et c'est loin d'être fini tellement que la technologie progresse, c'est incroyable!

J'aperçois régulièrement des dauphins qui dansent sous mes yeux, ils font des ballets en toute majesté...Ils chantent même, j'adore toutes leurs chansons qu'ils adorent partager dans l'Atlantique, le Pacifique, l'Indien...Ils chantent en chœur avec les baleines et tous les autres animaux marins, on ne s'ennuie pas même en plein océan: tu as toujours un invité qui vient te saluer au quotidien!

Dans les océans du monde entier, tu as tout plein de fruits: les oursins, les algues, c'est tellement bon pour la santé que j'en mange tous les jours. C'est trop bon, miam miam!!!

Quelles richesses! Du haut de mon phare, j'arrive à repérer tout plein de choses même tous les déchets que l'on peut, hélas, rencontrer dans tous les océans de la planète: les gens sont de nos jours irrespectueux de nos océans, comment peuvent-ils faire du mal à ces si belles étendues bleutés...J'ai beaucoup réfléchi du haut de mon phare à cette pollution qui vient de la terre. J'ai inventé une grue qui me permet de tout récupérer car je n'en peux plus de voir nos océans pollués et de voir toutes les richesses qui s'amenuisent et qui fragilisent tous nos animaux et qui peuvent fragiliser tous les bateaux de course au large, comme celui de François...C'est un véritable désastre toute cette pollution, du haut de mon phare j'envoie aussi des drones qui détectent tous les déchets flottants et qui ramènent les objets et avec ma grue je les attrape et je les récupère et je les transforme ensuite en de magnifiques œuvres d'art, je suis fier de mes réalisations et je les expose à travers le monde entier et du coup, les personnes font attention et ne polluent plus. Pour les bateaux pollueurs car il y en a beaucoup qui passent au large de mon phare et là je les signale et ils se font arrêter par des pièges que j'active du haut de mon phare et, croyez-moi ça fonctionne très très bien...

Voilà pour la vie du haut de mon phare qui n'a jamais les mêmes couleurs et que j'adore car je vois tout et j'ai de superbes visites comme celle de François qui passe régulièrement!

Belle continuation à toi, Petit Prince des mers!